35e REGIMENT D'INFANTERIE DE LIGNE

1803 - 1815

Un arrêté des Consuls du 21 septembre 1803 créa une compagnie de voltigeurs par bataillon et rétablit les anciennes dénominations de régiment et de colonel.
Les bataillons sont alors à neuf compagnies dont sept de fusiliers, une de grenadiers et une de voltigeurs. Cette création des voltigeurs en même temps qu'elle est la consécration du combat en tirailleurs est une restriction à son emploi. Dans les guerres du premier Empire, nous ne voyons jamais plus de deux compagnies déployées en tirailleurs par bataillon ; ces deux compagnies (fusilier ou voltigeurs) sont suivies de soutiens fournis habituellement par la compagnie de grenadiers ; vient ensuite une ligne de petites colonnes, formation à laquelle on revient aujourd'hui.
Le combat n'est pas encore transporté sur la ligne de tirailleurs ; mais ceux-ci, ayant la possibilité d'ajuster leurs feux, font beaucoup de mal à l'ennemi et facilitent la marche des colonnes ; rejoints par celles-ci, ils garnissent, eux et leurs soutiens, les intervalles entre les colonnes et tous ensemble se portent à l'attaque.
Il faut ajouter que les voltigeurs n'ont pas toujours été employés exclusivement comme tirailleurs. Dans beaucoup de corps d'armée on réunissait les compagnies de voltigeurs et celles de grenadiers pour en former des bataillons ; c'est ainsi que fit à Iéna NEY qui flanqua les extrémités de sa ligne de bataille de deux carrés, l'un de voltigeurs, l'autre de grenadiers, pour résister à la cavalerie.
BONAPARTE, d'ailleurs, à tort ou à raison, n'attachait pas une grande importance aux formations tactiques de l'infanterie ; il disait qu'il fallait laisser les troupes suivre à leur inspiration les phases heureuses ou malheureuses du combat et intervenir avec des réserves au moment où la résistance de l'ennemi semblait usée.

Le nouveau 35e est au camp d'Utrecht en 1803 et 1804 ; c'est dans le courant de cette dernière année que **BONAPARTE** se fait proclamer Empereur.

En même temps que toute une hiérarchie de nobles, de fonctionnaires et de dignitaires est crée, les mœurs militaires se transforment ; nous allons voir disparaître un des types de la Révolution, l'officier sans-culotte, ayant la franchise et le son cordeliers, comme on disait alors ; il fera place au baron de l'Empire, aux doigts chargés de bagues et reçu à la Cour.

CAMPAGNE DE 1805

Lorsque **NAPOLEON** commencera sa campagne de 1805, l'armée de Hollande, commandée par **MARMONT**, formera le 2e corps. Le 35e de ligne, commandé par le colonel **BREISSANT**, fait partie de la division **BOUDET**. Fort de 20 000 hommes, le 2e corps se met en route le 2 septembre et arrive à Wurzbourg après vingt jours de marche, n'ayant laissé que neuf hommes en arrière. Cette marche est demeurée classique : c'est le commencement de l'épopée.

L'infanterie portait alors, outre le fusil à silex, le briquet avec la baïonnette et était revêtu de cet uniforme que le crayon de David avait dessiné : l'habit bleu français, la culotte et le gilet de drap blanc, les guêtres montant au-dessus du genou, avec le shako évasé pour les fusiliers et les voltigeurs et le bonnet à poil pour les grenadiers. Le chapeau, vestige du costume des volontaires de la Révolution, avait été conservé et se portait en route derrière la courroie de charge du havre-sac.

Le 2e corps passa le Danube à Neubourg, se rendit à Augsbourg et de là directement à Ulm. C'est dans sa marche d'Augsbourg sur Ulm que **NAPOLEON** le rencontra le 13 octobre. Il avait lui-même quitté Augsbourg la veille au soir pour se rendre à Weissenhorn. L'infanterie de **MARMONT**, chargée de plusieurs jours de vivres, étaient harassées de fatigue à cause d'un temps affreux et d'une neige épaisse qui se fondant en boue rendait les routes presque impraticables. Les soldats cheminaient dans de véritables marécages, gênés encore dans leur marche par de nombreux convois d'artillerie. Cependant ils ne murmuraient pas. **THIERS** raconte que **NAPOLEON** s'arrêta alors, fit former le cercle, expliqua aux soldats la position de l'ennemi, la manœuvre par laquelle il venait de l'envelopper et leur promit un triomphe plus beau que celui de Marengo. Les soldats, oubliant leur fatigue, se remirent en marche ; ceux qui avaient entendu les paroles de l'Empereur les répétaient aux autres et tous opinaient que c'en était fait des Autrichiens, qu'ils seraient pris jusqu'au dernier.

Le 2e corps resta sur la rive droite du Danube avec mission d'empêcher l'ennemi de s'échapper par les routes du Tyrol et de la Bavière.
A la nouvelle de la capitulation d'Ulm, la première armée russe qui accourait au secours des Autrichiens battit en retraite, tandis que **NAPOLEON** la suit directement avec **DAVOUT, SOULT** et **LANNES, BERNADOTT**E et **MARMONT** se portent sur Munich et Wasserbourg, couvrant la droite de l'armée et s'emparent du cours supérieur de l'Inn, pour ôter à l'ennemi la tentation d'en défendre le cours inférieur. De Wasserbourg, le 2e corps, marche par Lauffin et Lembach sur Steyer et de là sur Léoben ; de Léoben sur Grätz et de Grätz sur Vienne, qu'il garde pendant la bataille d'Austerlitz. Il ira de là occuper le Frioul.
Ainsi, pendant la campagne de 1805, si le 2e corps n'a pas beaucoup combattu, en revanche il a beaucoup marché et quand en 1806 l'Empereur fera cadeau d'une paire de souliers à chacun des soldats de la Grande armée, ceux du 2e corps auront conquis bien des droits à ce modeste présent[1].

Le 35e passa les années 1806-1807 et 1808 cantonné dans le Frioul avec la division **SERAS**, dont le quartier-général était à Udine. Cette division est là dans une position intermédiaire entre l'armée d'Italie dont elle fait partie et l'armée de Dalmatie : avant-garde de l'une ou réserve de l'autre suivant l'échéance.

CAMPAGNE DE 1809

C'est donc contre elle que se heurtera tout d'abord l'archiduc **JEAN** lorsqu'en 1809, il envahira l'Italie, ayant choisi précisément la route qui passant par les sources de l'Isonzo, débouche de Cividale sur Urdine. Surpris par la brusque offensive des Autrichiens et ayant ses huit divisions échelonnées d'Udine à Rome, le prince **EUGENE** ne pouvait faire qu'une chose, les replier les unes sur les autres ; c'est bien là ce qu'il semble avoir entrepris de faire, mais il eut le tort de laisser à Pordenone, loin de lui et de tout soutien, une arrière-garde composée de trois bataillons du 35e et de deux régiments de cavalerie aux ordres du général **SAHUC**. Ainsi abandonné à lui-même, le 35e va éprouver un des désastres les plus complets qu'on puisse imaginer, mais dont il ne faut dissimuler aucune circonstance, les régiments, comme les individus étant plus respectables par leurs malheurs que par leurs succès, suivant une expression de l'énergique **MASSENA**.

De l'affaire de Pordenone, nous avons deux récits, celui de **THIERS** et celui du chef d'Etat-major même du prince **EUGENE**, du général **VIGNOLLE**, récits bien différents et ne concordant guère

1 L'Empereur décida que le montant de la valeur de la 2e paires de chaussures ne serait pas retenu sur la masse

que sur ce point, que le 35e fit une résistance désespérée. Le colonel lui-même fut pris, mais en se défendant bien comme on verra.

Voici le récit de THIERS : « le général **SAHUC** ne montra pas ici la vigilance qu'il faut à l'avant-garde quand on marche en avant, à l'arrière-garde quand on se retire : il eut le tort, au lieu de battre la campagne pour éclairer l'armée, de ne pas même éclairer sa propre troupe et se s'enfermer avec elle dans Pordenone. Les Autrichiens, avertis de la présence d'une arrière-garde française à Pordenone, se portèrent en avant avec un détachement d'infanterie et une troupe considérable de cavalerie sous les ordres du chef d'Etat-major **NUGENT**, officier fort intelligent et membre fort exalté du parti de la guerre. Avec sa cavalerie, il enveloppa complètement Pordenone, coupant toutes les communications entre ce point et Sacile ; avec son infanterie, il attaqua Pordenone même et y surprit les troupes françaises endormies et mal gardées. Celles-ci, attaquées avant d'avoir pu se mettre en défense, furent obligées de se retirer en toute hâte et de chercher leur salut dans une fuite précipitée. Mais au lieu de trouver le chemin ouvert en quittant Pordenone, elles y rencontrèrent une nombreuse cavalerie qui les assaillit dans tous les sens. Nos hussards essayèrent de se faire jour en chargeant au galop ; quelques-uns s'échappèrent, les autres furent sabrés ou pris. Quant à l'infanterie, elle ne chercha son salut que dans une vaillante résistance. Les bataillons du 35e, vieux régiment d'Italie, se formèrent en carré et reçurent les cavaliers autrichiens de manière à les rebuter si leur nombre eût été moins grand, etc... »

D'après le général VIGNOLLE, il n'y eut pas surprise. « Son Altesse Impériale, dit-il, avait prescrit au général **SAHUC** de se maintenir dans la nuit eu 14 au 15 avril à Prodenone, tout en évitant d'engager une affaire sérieuse et dans le cas où des forces supérieures l'obligeraient à rétrograder, de se diriger sur Vigo-Novo où il appuyerait sa gauche et sur Fontana-Fredda, où il dirigerait sa droite. Dans la matinée du 15, le général **SAHUC** fit le rapport à son Altesse qu'une forte colonne ennemie s'avançait sur Roveredo. Son Altesse lui fit répondre qu'il eût a exécuter ses instructions et de se replier sur les points qui lui avaient été désignés. Le général **SAHUC** assura n'avoir point reçu cet ordre et que le sous-officier qui en était porteur n'était arrivé que lorsque l'affaire était terminée ».

Tandis que le général **SAHUC**, toujours au dire du général **VIGNOLLE**, poussait des partis pour reconnaître l'ennemi, le colonel **BREISSAND**, méridional fougueux, convaincu que son régiment ne pouvait être entamé, à la vue des Autrichiens, il n'eut qu'une crainte : voir pareille aubaine et pareille cavalerie lui échapper et il sortit de Pordenone pour la recevoir comme il lui convenait : en rase campagne et sur la pointe de ses baïonnettes. Cette détermination lui fut d'ailleurs fatale, mais elle fut librement consentie, toujours d'après la version en question ; ajoutons que peut-être l'historien s'est plus approché de la vérité que le chef d'état-major, car celui-ci a pu chercher à masquer les fautes commises ; on craignait tant l'Empereur.

L'infanterie prit donc position à cheval sur la route de Sacile et on ne laissa pour garder les deux postes de Pordenone, dite de Cordenons et de San-Vito, que deux détachements de vingt hommes, commandés chacun par un lieutenant. Le général **SAHUC** a dit, pour excuser sans doute la faiblesse de ces détachements, qu'ils avaient ordre de se replier au premier coup de canon. C'était ce que nous appellerions aujourd'hui une avant-ligne. Quant aux deux régiments de cavalerie, le 6e chasseurs et le 8e hussards, ils furent placé sur les flancs de l'infanterie. C'est par le 6e chasseurs que l'ennemi commença son attaque ; ce régiment chargea à son tour et obtint d'abord quelque succès, mais s'étant engagé dans un terrain défoncé, ses chevaux y entrèrent jusqu'aux jarrets et il fut fort malmené.

Quant à l'infanterie, elle reçut pendant cinq heures le choc sans cesse renouvelé de la cavalerie, la meilleure de l'Autriche ; le combat fut tout entier à l'arme blanche, une pluie persistante mouillant les bassinets et empêchant les fusils de partir ; le colonel **BREISSAND**, ensanglanté de deux coups de sabre qui lui avaient brisé l'épaule et l'avant-bras droits, était soutenu par ses sapeurs blessés aussi.
Vers la fin de l'action, il fut ramassé sous les sabots d'un peloton de Hongrois, se défendant de la main gauche avec la crosse d'un fusil qu'il n'avait pu recharger et conduit comme un trophée de la Victoire à l'archiduc **JEAN**, à qu'il il demanda de lui faire rendre sa décoration et son épée qui avaient été perdues dans le combat : « Je ferai rechercher votre décoration, lui répondit l'archiduc et quant à votre épée, si elle ne se trouve pas, je vous donnerai la mienne. » Le colonel **BREISSAND** fut fait baron de l'Empire pendant sa captivité ; devenu général, il sera tué au siège de Dantzig en 1813, vingt-deux ans après son entrée comme volontaire au régiment d'Aquitaine.

Pendant que cela se passait sur la route de Sacile, les lieutenants **HUOT** et **RICHARD de TUSSAC,** chargés comme il a été dit de la défense des portes de Cordenons et de San-Vito, tentaient cette chose impossible : barrer le chemin à deux régiments de cavalerie qui accouraient, cherchant à traverser Pordenone pour prendre part à l'action. « Le lieutenant **HUOT**, lit-on dans le registre du personnel, déjà blessé, fut entouré par une force imposante de cavalerie autrichienne. En cette circonstance critique, croyant pouvoir suppléer au nombre par l'audace, il ne répondit à la proposition qui lui était faite qu'en ordonnant de charger l'ennemi. Déjà de sa main il avait renversé mort un des cavaliers qui le menaçaient et à son exemple, chaque homme qu'il commandait s'ouvrait un passage lorsque succombant au nombre qui croissait à chaque minute et à deux nouveaux coups de sabre qui lui furent portés sur la tête, il tomba baigné dans son sang et resta au pouvoir de l'ennemi. » Quant au lieutenant **de TUSSAC,** plus brave que Bayard défendant le pont du Carigliano, il ne cessa la résistance que lorsqu'il eut été abattu d'un coup de fusil. Il devait guérir de cette blessure et fut aide de camp du général **PASSOL** pendant la campagne de Russie.

A l'époque, il ne fut question en Europe que de l'affaire du 35e à Prodenone, les Autrichiens qui de longtemps n'avaient battu les Français, en tirèrent beaucoup d'orgueil : l'Empereur en rejeta toute la faute sur le général **SAHUC** ; son ressentiment contre lui s'augmenta encore après la bataille de Raab où ce général ne fut pas plus heureux. « Il paraît, écrivait **NAPOLEON** le 26 juin 1809, que le général **SAHUC** ne s'est pas bien comporté à la bataille ; voila la seconde fois que cela lui arrive. Il faudrait renvoyer cet officier chez lui. Il paraît qu'il en a assez de la guerre. »

Malheureusement, ajoute **THIERS**, le nombre de ceux-là s'augmentait tous les jours et par la faute de **NAPOLEON**.

Après l'affaire de Pordenone, les trois premiers bataillons du 35e disparaissent des situations ; c'est assez dire que tout fut pris ; si l'histoire de l'armée d'Italie continue à être l'histoire du 35e, c'est à cause de son 4e bataillon resté avec le gros de la division **SERAS**. On sait en effet que par décret du 18 février 1808, les régiments d'infanterie ont été portés à 5 bataillons, 4 de guerre et 1 de dépôt.

A la bataille de Sacile, livrée le 16 avril, le lendemain de Pordenone, la division **SERAS** forme l'échelon le plus avancé de l'attaque de droite, dirigée contre les villages de Palse et de Porcia. Le prince **EUGENE** ne vit que ce coin du champ de bataille, s'y acharna et y échoua, plus encore contre les obstacles matériels dont il était hérissé que contre une bonne résistance de l'infanterie de Colloredo. Battu à Sacile, le vice-roi se retira sur la position de Caldiéro où l'armée va rester immobile jusqu'aux premiers jours de mai.

Le prince **EUGENE** était d'ailleurs pour l'instant incapable d'aucune initiative ; timide, quoique suffisamment intelligent et très brave, son échec de Sacile l'avait fait tomber à plat. Dans son infortune, il ne sut que s'humilier : « Mon père, écrivait-il à l'Empereur, j'ai besoin de votre indulgence ; craignant votre blâme, si je reculais, j'ai accepté la bataille et je l'ai perdue ». Les brusques reprochent qu'il reçut en réponse n'étaient pas faits pour le remettre en confiance : « En vous donnant le commandement de l'armée lui disait l'Empereur dans une lettre restée fameuse, j'ai fait une faute : j'aurais dû vous envoyer **MASSENA**, et vous donner le commandement de la cavalerie sous ses ordres. Je pense que si les circonstances deviennent pressantes, vous devez écrire au Roi de Naples de venir à l'armée ; vous lui remettrez le commandement et vous vous rangerez sous ses ordres ». Un chef de cavalerie et non un commandant en chef, voilà bien en effet l'impression que laisse du prince **EUGENE** le portrait peint par Henri Scheffer, qui nous a légué les traits charmants du fils de Joséphine.

NAPOLEON imagina ensuite un expédient moins humiliant : il lui dépêcha comme mentor un homme un peu fruste, mais avisé, celui qu'on a appelé un « Alceste soldat », le général **MACDONALD**.

Arrivé à l'armée, le premier soin de **MACDONALD** fut de relever le courage de chacun, lui qui savait qu'on pouvait être vaincu. Les encouragements qu'il prodiguait à tous, l'évènement les lui donna à lui-même. Le 1er mai, dans une reconnaissance, son œil exercé aperçut à l'horizon une longue file de chariots paraissant se diriger vers le Frioul. A cette date, on ne savait rien en Italie des évènements de Ratisbonne, mais il ne s'y trompa pas « Nous sommes victorieux en Allemagne » dit-il. C'était le contre-coup d'Eckmühl qui se faisait sentir à distance et obligeait l'archiduc à rétrograder, avec la pensée sans doute de paraître à temps sous les murs de Vienne, pour la défendre contre la Grande armée.

L'armée d'Italie se met aussitôt à ses trousses ; elle s'avance de l'Adige sur la Brenta. Dans cette marche, la division **SERAS** rencontre les avant-postes ennemis à Allenove et les refoule sur Bassano ; elle y entre le 5 mai et y fait 600 prisonniers. De la Brenta, l'armée marche sur la Piave, torrent large et fort rapide que l'on traverse par pelotons, les hommes se tenant mutuellement par le bras ; elle franchit ensuite la Livenza et le Tagliamento et combat à San-Daniele, le 11 mai.

Rejeté au-delà des Alpes, l'archiduc **JEAN** scinda ses forces en deux. Tandis qu'il continuait sa retraite sur Viennes, il détacha de Villach sur Laybach le ban de Croatie **Ignace GUILAY** avec mission de lever l'insurrection croate et d'appuyer **STOICHEVICH** qui était opposé au général **MARMONT.** De son côté, le prince **EUGENE** en fit autant ; il chargea **MACDONALD** avec 15 000 hommes de suivre le ban de Croatie sur Laybach, de rallier **MARMONT** et de rejoindre avec lui par Grätz l'armée d'Italie sur la route de Vienne.

Dans cette nouvelle répartition des forces, la division **SERAS** à laquelle continue d'appartenir le 35e reste avec le prince **EUGENE** qui poursuit directement sa route sur Léoben.

Le 18 mai, cette division reçoit la mission de pénétrer dans la vallée de Pletz et de s'emparer du fort de Pradel. La relation de cette affaire mérite d'être citée parce que le bataillon du 35e y a donné l'assaut et parce que les Autrichiens qui défendaient le réduit montrèrent un courage sans pareil. « A deux heures, le général **SERAS** donna l'ordre à un bataillon du 53e régiment de ligne de se loger sur la montagne qui couvre le flanc gauche du fort et au bataillon du 35e de déboucher par l'angle de la route, aussitôt que celui du 53e serait descendu sur la gauche des ouvrages de l'ennemi. A cinq heures, le général **SERAS** donna le signal de l'assaut et s'avança sur la grande route en colonnes serrées par divisions.

« La charge est battue : les sapeurs qui avaient été répartis dans les différentes colonnes d'attaque coupent les palissades et en moins de vingt minutes la grande redoute qui appuyait la montagne est enlevée.

« Les deux bataillons du 60e forment alors sur la route de Tarois et se précipitent sur le fort.

« Toute la garnison fut passée au fil de l'épée à l'exception d'un officier et de huit hommes qui seuls furent épargnés.
« Les troupes qui défendaient le blockhaus loin d'être intimidées par la scène qui venait de se passer sous les yeux continuaient à opposer la plus vive résistance. En vain les grenadiers leurs offrirent-ils la vie, ils répondaient à leur sommation par des charges réitérées de mousqueterie qui ne laissèrent plus aucun espoir de les réduire. Ne pouvant se saisir du blockhaus, les grenadiers y mirent le feu et toute la garnison fut brûlée sans qu'il pût en échapper un seul. »
L'armée du vice-roi occupa successivement Villach et Spital et livra combat à St-Michel, lorsqu'elle y rencontra le corps de Jellachich ; ce général surpris se hâta de se mettre en bataille et **SERAS** ayant reconnu la force de la position ennemie se contenta de faire tirailler jusqu'à onze heures. A ce moment, le vice-roi étant arrivé sur le plateau chargea le général **VALENTIN** à tourner la droite de l'ennemi et déploya le reste de la division **DURUTTE** derrière la division **SERAS**.
L'ennemi ne résista pas longtemps ; il fut même contraint de nous abandonner le pont de la Mühr ; à 7 heures du soir, le général **SERAS** entrait dans Léoben. Le 31 mai, sa division passa le Semring et occupa Schottvien. A la même date, **MACDONALD** était devant Grätz et **MARMONT** à Laybach.

« Nous attendrons l'armée d'Italie » avait dit **NAPOLEON** après Essling ; pour comprendre l'intérêt puissant qui s'attachait alors à la marche de cette armée, il faut jeter un coup d'œil sur la carte et y placer les différentes masses belligérantes à cette date du 31 mai. La Grande armée avait pris pied sur la rive gauche du Danube, mais l'archiduc **CHARLES** la tenait en arrêt, prêt à la jeter dans le fleuve à la moindre défaillance. L'armée **d'EUGENE**, celle de **MARMONT** s'avancent à travers le massif des Alpes, l'une de la Lombardie, l'autre du fond de la Dalmatie. Les troupes de l'archiduc **JEAN, de STOICHEVICH** et d'**Ignace GUILAY** rétrograde devant elles, non sans opposer une vive résistance, de sorte que **NAPOLEON** peut craindre de voir apparaître sur ses derrières, non ses lieutenants mais un ennemi victorieux. Aussi sa joie fut-elle grande, lorsque les coureur du prince **EUGENE**, les cavaliers du 9e chasseurs, parurent aux avant-postes de Colbert. Il adressa alors à l'armée d'Italie les éloges qu'elle méritait. « Soldats de l'armée d'Italie, vous avez glorieusement atteint le but que je vous avais marqué ; soyez les bien-venus ».

BATAILLE DU RAAB
14 juin 1809

L'armée de l'archiduc **JEAN** avait reculé, mais elle n'était pas hors de cause ; en prenant pied en Hongrie, elle s'était même renforcée des troupes de l'archiduc Palatin ; il fallait l'éloigner le plus possible du champ de bataille éventuel et la mettre hors d'état de prendre part au choc définitif ; tel fut l'objet de la bataille de Raab.
La division **SERAS** y est chargée de l'attaque de la ferme de Kis-Megger « dite la maison quarrée » position formidable par les marais profonds qui l'environnent et par une double enceinte de murailles crénelées ; l'ennemi y avait placé 1 200 de ses meilleures troupes, de l'infanterie de **JELLACHICH** et de **COLLOREDO**. La division **SERAS**, d'abord arrêtée par le ruisseau, parvient à tourner la maison carrée et à l'aborder : à la première attaque, 36 officiers et 649 soldats sont renversés, dont un grand nombre appartient au 35e ; à une seconde attaque, on réussit à en abattre les portes et les grenadiers du 106e y mettent le feu. « Tout ce qui ne fut pas tué, dit la relation du combat, devint la proie des flammes. » (14 juin)

Au 1er juillet, l'arrivée des troupes de **MARMONT** occasionna une nouvelle répartition des bataillons, à la suite de laquelle le bataillon du 35e passa à la disposition de **LAMARQUE**. L'armée d'Italie fut alors composée de la manière suivante : l'aile droite aux ordres du général

MACDONALD, comprenant les divisions **BROUSSIER** et **LAMARQUE** et celle des dragons de **PULLY**, le centre commandé par le général **GRENIER**, les divisions **SERAS** et **DURUTTE** et l'aile gauche (Baraguey d'Hilliers), les divisions **PACTHOD** et **SEVEROLI**.

BATAILLE DE WAGRAM
5 et 6 juillet 1809

A la fin de la première journée de Wagram, sur le soir, les troupes de **LAMARQUE** furent appelées en première ligne en face de Wagram et de Baumersdorf. **MACDONALD** l'a raconté en ses mémoires : « Il était déjà tard lorsque l'Empereur vint trouver le vice-roi avec qui je causais ; je me retirai de quelques pas ; il ne me parla pas encore, mais je lui entendis dire assez négligemment : donnez ordre au général **MACDONALD** d'attaquer et d'enlever le plateau. L'ennemi se retire, il faut faire des prisonniers. Là dessus il partit. Le prince venant à moi me dit : savez-vous ce que l'Empereur vient de me dire ? - Oui, répondis-je, j'ai entendu ses ordres. L'Empereur est dans l'erreur, l'ennemi ne s'en va point, il se retire seulement dans la position retranchée qu'il a choisie pour recevoir la bataille. Voyez, toute son armée est là, faisant bonne contenance. Lorsqu'on veut tenter une pareille entreprise, quoique nous n'ayons pas plus d'une heure de jour, ce n'est pas trop de faire donner toute l'armée à la fois. Ne perdez pas de temps, allez ou faites faire ces observations à l'Empereur. Mais il était trop timide avec lui. Il répondit : ma foi non, il a donné l'ordre d'attaquer, attaquons-attaquons mais vous allez voir comme nous serons battus, ce qui arriva et ne pouvait pas manquer d'arriver…. Nous avions dépassé les villages de Wagram et de Baumersdorf lorsque l'ennemi déboucha en force et attaqua vivement nos flancs tandis que les colonnes que nous avions contenues s'avançaient en front. Les troupes du général **GRENIER** étourdies par cette attaque imprévue se jetèrent en désordre sur les miennes qu'elles ébranlèrent et rompirent ; tous mes efforts pour les contenir furent inutiles quoique l'épée à la main. Avec la plus grande partie des officiers, j'eusse établi une ligne pour arrêter le désordre. La déroute commença et nous fûmes entraînés, nous repassâmes le ruisseau dans la plus grande confusion. Le prince, resté de l'autre côté, cherchait à retenir les fuyards. Arrivé près de lui, je lui représentai que ce n'était pas sous un feu aussi vif qu'il rallierait des troupes effrayées qui, un instant auparavant avaient montré tant de résolution, qu'il fallait envoyer des détachements de cavalerie hors de portée et que les troupes y feraient halte naturellement. Heureusement l'ennemi se contenta de nous avoir repoussés et ne franchit pas le ruisseau à notre poursuite. »

La citation est un peu longue, mais l'histoire de la division **LAMARQUE** c'est l'histoire du 35e et d'ailleurs le procédé de **MACDONALD** pour limiter la déroute méritait d'être rapporté.
Le lendemain, 6 juillet, l'armée d'Italie était placée comme la veille entre le corps saxon de **BERNADOTTE** à gauche et le corps **DAVOUST** à droite. L'Empereur survint et s'adressant directement cette fois à **MACDONALD**, il lui dit : « Vous avez enlevé hier soir le plateau de Wagram, vous en connaissez les abords, enlevez-le de nouveau. **MARMONT** attaquera en même temps le village de Baumersdorf, je vais vous l'envoyer. » Tandis que **MACDONALD** et **MARMONT** se concertaient, l'Empereur avait déjà changé la destination du premier. Voici ce qui se passait à l'extrême gauche : l'ennemi tentait de se glisser le long du Danube et de prendre pied entre le fleuve et la Grande armée, pour lui enlever ses ponts et sa ligne de retraite. Avec les soldats de 1805, l'Empereur eût vu avec joie cette manœuvre de l'ennemi. Il n'avait qu'à la laisser s'achever et pouvait prendre l'armée autrichienne toute entière comme l'armée austro-russe à Austerlitz. Il ne l'osa pas avec les soldats de 1809. C'est que les barbes grises commençaient à se faire rare dans la Grande armée ! Il ne songea qu'à parer à son propre danger au plus vite et y employa **MACDONALD**.

« **MACDONALD** lança d'abord quatre bataillons au pas de course, puis quatre autres, il les déploya sur deux lignes, puis pour appuyer ce fronton, il forma en guise de piliers le reste de ses divisions en deux solides colonnes. En arrière et comme sur le seuil, il disposa une partie des escadrons de **NANSOUTY**, mis depuis le matin tous ses ordres. »[1]
Voilà quelle fut exactement cette colonne de **MACDONALD**, que **BUGEAUD** et tant d'autres ont si vivement critiquée, qu'ils ont traitée de « barbare colonne », de « colonne de la décadence », mais peut-être parce-qu'ils s'en ont exagéré la profondeur. En tous cas, si cette formation de l'infanterie peut être critiquée, ce qui doit être admiré, c'est la précaution que prit **NAPOLEON** de préparer son action par un violent feu d'artillerie, accumulant sur le même point cent pièces de canon.
L'ennemi cependant continuait d'avancer, appelant à la charge sa nombreuse cavalerie ; **MACDONALD** n'a que le temps de faire serrer sa seconde ligne sur la première et de faire former le carré aux colonnes de droite et de gauche. Un régiment de carabiniers forme la quatrième face et ferme le rectangle, le feu de deux rangs commence aussitôt.
L'élan des Autrichiens est arrêté et la marche en avant reprise. La grande colonne fait des pertes énormes, mais elle avance toujours. « Quel brave homme » dit à plusieurs reprises l'Empereur qui suit des yeux le général **MACDONALD** ; excellent homme, en effet, que cinq ans d'injuste disgrâce ont laissé sans rancune et dont l'unique vengeance a été de conserver son vieux costume de général de la Révolution dont on souriait la veille encore, les grands revers, l'écharpe et le chapeau à plumes.
« Pour achever, pour confirmer le succès de l'infanterie, ajoute M. Camille Rousset, il aurait fallu sans tarder une grande poussée de la cavalerie. **NANSOUTY** parut enfin, mais trop tard ; n'importe l'attaque de **MACDONALD** avait porté coup et c'était maintenant l'archiduc **CHARLES** qui voyait son centre rompu ».
Le mérite de **MACDONALD** avait été d'aller jusqu'au bout, malgré les pertes subies et les proportions qu'elles atteignaient auraient pu donner à réfléchir à de plus déterminés. Lorsqu'il arrêta la colonne, elle était réduite à 1 500 hommes ; or, elle n'en devait pas compter moins de 9 à 10 000 au moment où elle s'ébranla, puisqu'elle était forte de 23 bataillons. Il est vrai que **BUGEAUD** affirme qu'un grand nombre de soldats qui tombèrent en route n'étaient ni tués ni blessés. A cela rien d'impossible ; il y a longtemps qu'on a dit que dans toute action humaine on trouvait la comédie à côté du drame et il faut bien qu'il en ait été ainsi puisque le général **VIGNOLLE** accuse 6 000 tués ou blessés comme perte totale de l'armée d'Italie à la bataille de Wagram.
Le chef de bataillon du 35e, le commandant **FIGIE** fut blessé à Wagram d'un éclat d'obus au bas ventre et comme on l'emportait hors du champ de bataille, il fut atteint une seconde fois à l'épaule d'un ricochet de boulet. C'est lui qui commandera le régiment en 1812, après la mort du colonel **PENAND**.

INSURRECTION DU TYROL

Après la paix signée avec l'Autriche, le 14 octobre 1809, le 35e fit partie des troupes du général **BARAGUEY d'HILLIERS**, chargé de réprimer l'insurrection du Tyrol. Il est à la division **BARBOU** et compte à la date du 28 octobre deux bataillons. Il faut dire que depuis le mois de mai, l'Empereur s'occupait de reconstituer le régiment si éprouvé au début de la campagne. Quand **BARAGUEY D'HILLIERS** entra dans le Tyrol il y avait longtemps déjà que durait l'insurrection, conséquence de la politique effrénée de **NAPOLEON**. Elle avait été provoquée par la réunion du

1 M. Camille Rousset. Introduction aux souvenirs de Macdonald.

Tyrol allemand au royaume de Bavière, du Tyrol italien au royaume de Naples. Soigneusement entretenue d'ailleurs et secrètement encouragée par l'Autriche, même après la conclusion de la paix d'Altembourg. Elle avait éclaté en avril 1809, lors de l'entrée de la division autrichienne **CHASTELER** dans le pays annexé. Deux personnages, l'aubergiste **Andréas HOFER e**t le major **TEIMER**, émules du capuchino espagnol, devaient s'y tailler une renommée sanglante.
Avant de recourir à la force et aux divisions de **BARAGUEY D'HILLIERS**, le vice-roi d'Italie lança une proclamation datée de Villach le 25 octobre et très modérée dans sa forme : »Tyroliens, disait-il en terminant, si vos plaintes et vos réclamations sont justes, je vous le répète, justice vous sera redue ». Les Tyroliens répondirent : « Ce pays est à nous et nous le défendrons ».
BARAGUEY D'HILLIERS fit sillonner le pays de colonnes volantes avec mission de ramasser toutes les armes, mais on n'enleva guère que les mauvaises, les bonnes restèrent cachées.
Les habitants se soumettent en apparence mais une colonne s'engage-t-elle dans une gorge abrupte que les habitants font rouler sur elle d'énormes quartiers de roc et massacrent les isolés. C'est la guerre d'Espagne en petit ; comme là-bas, le clergé prêche l'insurrection.

Parti des environs de Klagenfurth, le 35e arriva le 1er novembre à Spital ; de Spital, il se porta sur Lienz pour observer la vallée de l'Isl (ou Isel), puis de Lienz à Prünecken, chargé du désarmement du Taufersthal et du Gaderthal ; de Prünecken, il se rendit à Meilhbach et à Brixen.
Le 9 décembre, relevé à Brixen par le 1er de ligne italien, il se porta de nouveau sur Prünecken avec deux bataillons du 92e pour rouvrir à tout prix la communication avec le général **ALMEYRAS** bloqué par les insurgés. Cette opération ayant réussi, il retourna à Brixen. Il en partit le 19 janvier 1810 pour se rendre à Bolzano.

A la fin de janvier, le Tyrol fut pacifié ou passa pour l'être, mais la haine du nom français continua a y fermenter, n'attendant qu'une occasion pour se faire jour et éclater. Le 35e fut alors envoyé en garnison à Vérone et restera en Italie jusqu'à son départ pour la Russie.

CAMPAGNE DE RUSSIE
1812

Lorsque **NAPOLEON** eût décidé l'expédition de Russie, l'armée d'Italie qui avant tant de pays à traverser avant d'arriver en ligne, reçut, longtemps avant la déclaration de guerre, l'ordre de remonter secrètement le Tyrol et de s'acheminer sur le Danube, aux environs de Ratisbonne, de là, sur la Vistule. Elle atteignait l'Odre à la fin de mars et au commencement de mai se concentrait sur Plock.
Elle comptait alors, outre la cavalerie et la Garde royale les divisions françaises **DELZONS** et **BROUSSIER** et la division italienne **PINO** ; en tout 50 000 hommes et prit le nom de 4e corps de la Grande armée. Le 35e commander par le colonel **PENANT** était à la division **BROUSSIER** ; il était fort de quatre bataillon, à l'effectif de 560 hommes et d'une compagnie d'artillerie régimentaire, traînant deux canons.
Cette création de l'artillerie régimentaire était un retour à la compagnie de canonniers dont la convention avait doté chaque demi-brigade. Elle avait été imaginée par NAPOLEON pendant son séjour dans l'île de Lobau et lui avait été dictée par les considérations suivantes : prenant presque toujours l'offensive sur les champs de bataille, il avait été frappé de voir ses colonnes assaillantes souvent arrêtées par les obstacles inertes et il voulait leur donner de quoi les surmonter ; de plus et surtout, il voulait suppléer par un moyen matériel, à la valeur décroissante des régiments d'infanterie, privés en faveur de la Garde de leur vieux soldats restés valides et renouvelés sans

cesse au moyen de conscrits. Les mémoires du temps sont muets sur les services que rendit cette artillerie pendant la campagne de Russie.
On a dit que l'instruction des canonniers fut insuffisante et que le matériel fut mal entretenu. Il est aussi à supposer que la plupart des chevaux de trait ayant péri pendant la première période de la campagne, les canons de l'infanterie ne parurent même pas sur les champs de bataille, de sorte qu'il est difficile de décider si l'expérience a condamné ou justifié cette vue de **NAPOLEON**, absolument opposée d'ailleurs aux idées actuelles sur la répartition de l'artillerie.
Le vice-roi **EUGENE**, avec l'armée d'Italie, de Plock gagna Soldau où il arriva le 6 juin. De Soldau, il se dirigea sur Orstelbourg, Rastimbourg et Olezkov pour aboutir au Niémen dans les environs de Prenn, mais ayant eu à traverser ainsi une grande partie de la Pologne, à travers un pays désert et des sables mouvants et ayant eu plus de chemin à faire que la plupart des autres corps, il n'avait pu atteindre le Niémen que le 29 juin, le jour même où le gros de l'armée entrait dans Vilna.
Le 4 juillet, l'armée d'Italie atteignait Nowi-Troki, passait la Vilia le 15 et était à Bérézino le 20 juillet.
Les lourdes chaleurs qu'il avait fallu subir pendant la traversée de la Pologne, les orages et les pluies torrentielles qui suivirent et qui avaient même interrompu le passage du Niémen, les bivouacs dans la boue, l'abus de la viande de porc dans l'alimentation des hommes et des fourrages verts dans celle des chevaux, occasionnèrent des maladies qui commencèrent à faire fondre les effectifs.
La campagne s'annonçait mal ; mais tandis que parmi les clairvoyants et les satisfaits, l'inquiétude et l'animosité croissaient chaque jour. La masse continuait à vouer à la personne de l'Empereur un attachement indestructible. Et en cela, il semble que les soldats de **NAPOLEON** aient simplement subi une séduction irrésistible. Qu'avaient-ils, en effet, à espérer ? Trustés une première fois du milliard voté jadis par la Convention, ils l'ont été ensuite des fêtes que l'Empereur se proposait de leur donner dans les Champs-Elysées et en vue desquelles ils n'avaient voulu à plusieurs reprises toucher ni leur arrière solde, ni leurs effets dus, voulant disaient-ils, entrer dans Paris habillés de neuf. Mais c'était bien de fêtes qu'il s'agissait alors ! Après avoir conquis la moitié de l'Europe, il leur a fallu contenir les peuples vaincus, mais frémissants sous le joug et maintenant les voilà en route pour la Russie, s'enfonçant chaque jour davantage dans un pays inconnu, pleins de confiance néanmoins, attendant toujours le coup de génie qui devait leur livrer l'armée russe et leur ouvrir Moscou, la ville sainte, la ville merveilleuse. **LABAUME** qui a écrit précisément une histoire des opérations du 4e corps, histoire débordant de haine à l'endroit de **NAPOLEON**, mais qui reflète bien la vérité, parce-qu'il notait ses impressions au jour le jour, réduit quelquefois à délayer de la poudre à canon dans un peu de neige et à écrire avec des plumes de corbeau. **LABAUME** constate lui-même cet enthousiasme. Lorsque **NAPOLEON** parut au milieu du 4e corps, le 24 juillet, non loin de Bezenkovilschi, les soldats d'Italie qui ne l'avaient pas encore vu pour la plupart, élevèrent spontanément leurs shakos au bout de leurs baïonnettes ; c'était leur manière de le saluer. **NAPOLEON** répondit à peine aux acclamations, tellement il était absorbé. D'un ton sec et tranchant, il blâma la construction du pont que les marins de la Garde royale jetaient sur la Divina et s'éloigna dans la direction des Bavarois.
Voici quel était l'objet de sa préoccupation ; le sens précis des mouvements de l'armée russe lui échappait. Elle se tenait obstinément hors de portée ; commençant ce mouvement de recul qui ne devait prendre fin qu'aux premiers jours de septembre, non en exécution d'un plan préconçu mais en quête d'un champ de bataille. L'idée de causer la ruine de **NAPOLEON**, en l'obligeant à allonger sans cesse sa ligne d'opérations avait bien été émise et en particulier par le général prussien **SCHAMHOST**, mais le hasard seul se chargea de l'exécuter. **RUSTOW** a parfaitement mis ce point en lumière. Les Russes cherchaient une position défensive, et de plus, rendus circonspects par leurs défaites passées, ils la voulaient parfaite, idéale ; c'est ainsi qu'ils s'arrêtèrent successivement

à Vitepsk, à Valoutina, à Viasma, mais chaque fois des critiques s'élevaient sur l'emplacement choisi et ils reculaient encore.

BATAILLE DE LA MOSKOWA

Arrivés sur les crêtes qui bordent la rive droite de la Kolocza, non loin de son confluent avec la Moskowa, les Russes crurent enfin avoir trouvé ce qu'ils cherchaient ; la Kolocza était pour leur droite un appui excellent donné par la nature ; pour leur centre et leur gauche, ils résolurent de s'en forger de toutes pièces ; c'est ainsi qu'ils construisirent sur un mamelon au sud de Borodino l'ouvrage en terre connu dans l'histoire sous le nom de Grande redoute et l'armèrent de 24 pièces de canon.

C'est ce formidable point d'appui que la division **BROUSSIER** sera chargée d'enlever le 7 septembre, à la fin de la bataille de la Moskowa. Il était trois heures de l'après-midi, **MURAT**, extraordinaire de costume, de panache et de bravoure, venait de sabrer les restes du corps de **RAEFFSKOI** ; **NEY** était maître des flèches et du village de Semenofvskoi, à l'extrême droite ; **PONIATOWSKI** venait d'enlever les hauteurs d'Outitza à Touezkoff ; dans l'intervalle entre ces deux points, la division **FRIANT** demeurent inébranlable au milieu d'un combat sanglant où **BAGRATION**, le héros inspiré d'Hollabrünn, avait trouvé la mort ; il fallait confirmer ces succès et arracher enfin la victoire qu'on avait laissé échapper à deux reprises déjà.

Le prince **EUGENE** qui jusque-là avait laissé la division **BROUSSIER** immobile dans un ravin, bien à tort d'ailleurs, courut à elle et l'amena sur la grande redoute ; elle s'approchait des retranchements lorsqu'elle fut accueillie par une décharge de toutes les pièces tirant à mitraille. Décontenancée, elle l'arrêta. Mais se montrer devant les troupes, leur parler, les ramener au combat, c'était l'affaire de **BEAUHARNAIS** ; sous ce rapport il était homme de guerre et l'égal des premiers. Il passe devant le front des régiments, le 9e, le 35e, le 53e et le 92e et leur dit avec émotion : « Braves soldats, rappelez-vous qu'à Wagram, vous étiez avec moi lorsque nous enfonçâmes le centre de l'ennemi » et se mettant résolûment en tête du 9e de ligne, il l'entraîne à sa suite.

Ce fut pendant cette marche d'approche, exécutée à perte de souffle, que l'infanterie de **BROUSSIER** fut témoin d'un spectacle imprévu. Une brigade de cuirassiers escaladait à toute allure le monticule sur lequel était bâtie notre Grande redoute et franchissant tous les obstacles, y pénétrait par la gorge : succès merveilleux mais éphémère ; les cuirassiers n'étaient pas plutôt entrés dans l'ouvrage que le feu de l'infanterie les en chassa ; la division **BROUSSIER** arriva à temps pour les remplacer. En même temps que le prince **EUGENE** y entrait par la gorge, un autre régiment de la division, escaladait le parapet de l'un des flancs ; tout porte à croire que ce fut le 35e car le 9e et le 35e furent les deux régiments véritablement éprouvés dans cette attaque. Leurs pertes furent égales.

Le canonniers russes ne demandèrent pas quartier ; il fallut les percer à coups de baïonnette.

L'armée russe s'éloigna, vaincue non détruite. Pour changer la défaite en désastre, il eût fallu faire donner la Garde. Supplié de la faire, **NAPOLEON** répondit : « non, vous ne me ferez pas démolir ma Garde, ce n'est pas à 800 lieues de Paris qu'on engage sa dernière réserve. » Parole empreinte d'une profonde sagesse, mais qui était la condamnation même de l'entreprise.

Nous ne referons pas le tableau de l'incendie de Moscou, ni celui, devenu banal de **KUTUSOF** interrompant un conseil de guerre tenu par les généraux russes sur les moyens de sauver la Russie pour leur montrer à l'horizon ces petits nuages floconneux qui présagent si sûrement la chute de la neige et leur dire : « Voilà le salut de la Russie. »

On était alors au milieu d'octobre. La neige pour nous c'était la retraite obligatoire. Pour l'effectuer, deux routes se présentaient : celle de Smolensk, par laquelle nous étions venus systématiquement,

ruinée une première fois par les Russes, puis dévastée par notre propre passage ; la seconde, celle de Kalouga, celle du Sud, riche celle-là. Restait à savoir si les Russes nous la laisseraient ouverte. L'armée d'Italie fut chargée de hâter la situation de ce côté et le coup de sonde jeté par elle dans cet inconnu s'appelle la bataille de Malo-Jaroslavetz.

BATAILLE DE MALO JAROSLAVETZ
23 octobre 1812

Pour aller de Moscou à Kalonga, il faut traverser la Louja. Quand on a passé cette rivière au pont de Malo-Jroslavetz, il faut gravir une pente qui aboutit à un large plateau, sur le rebord duquel est bâtie la petite ville du même nom.
Le chef de la 23e division, le général **DELZONS**, chargé d'entamer l'opération, n'engagea d'abord que deux bataillons ; ils franchirent la Louja le 23 octobre sur le tard et occupèrent Malo-Jaroslavetz presque sans résistance. En opérant ainsi, **DELZONS** avait agi sagement, car le pont de la Louja étant détruit, il ne pouvait engager toute sa division sur le plateau sans ligne de retraite. Le déploiement était d'ailleurs suffisant pour amener les Russes à dévoiler leurs intentions. Le lendemain, 24 octobre, dès quatre heures du matin, le deux bataillons de **DELZONS** étaient chassés en désordre de Malo-Jaroslavetz, ce résultat n'était pas imprévu. Le vice-roi, déjà à cheval, les fit appuyer par le reste de la division qui reprit pied dans la ville. Puis, comme l'intensité de la canonnade et l'approche de nombreux bataillons russes qu'on voyait se hâter sur la route de Lectas-Kova lui indiquaient assez qu'il allait avoir affaire à forte partie, il fit avancer la division **BROUSSIER** qui se déploya à gauche des troupes de **DELZONS**. L'arrivée des troupes russes par la route de Lectas-Kova imprima à la ligne russe une formidable poussée qui nous fit perdre de nouveau la ville et les crêtes. On vit nos troupes redescendre précipitamment les pentes comme si elles voulaient traverser la rivière. C'est à ce moment, sans doute, que **PENANT**, le colonel du 35e, fut tué, car **LABAUME** qui visita le champ de bataille le lendemain dit : « Nous vîmes la place où avait péri de général **DELZONS**, un peu plus loin, on nous montra l'endroit où le général **FONTANE** avait été blessé et au-dessous du plateau, nous vîmes les grenadiers du 35e qui rendaient les honneurs funèbres à leur colonel. »
Pour revenir au combat, le prince **EUGENE** engagea alors la troisième division, la division italienne **PINO**, devenue excellente et qui ramena notre ligne sur les positions perdues. Le combat se termina à dix heures du soir, à la lueur de l'incendie de Malo-Jaroslavetz ; nous en restions définitivement les maîtres.
Le lendemain et le surlendemain, **NAPOLEON** examina attentivement le champ de bataille les traces de la lutte, le nombre et la disposition des cadavres ; les ouvrages construits par les Russes qu'on voyait se profiler sur le plateau ne lui laissèrent aucun doute. Toute l'armée russe était là, au sud de Moscou et elle nous barrerait le passage. La route de Kalouga fut abandonnée.
Les malheurs de la retraite sont connus. Aux premiers jours de novembre, l'armée d'Italie était singulièrement réduite. Des 45 000 hommes qui avaient franchi le Niémen, elle n'avait plus alors que 6 à 7 000. Le 5 novembre, elle atteignait Dorogobougi et son chef abordant **NAPOLEON** qui le faisait appeler pour lui donner l'ordre de se diriger sur Donkhowchina ? aurait pu lui dire, rééditant un mot célèbre « Sire, il en reste encore pour une fois ».

KRASNOE
16 novembre 1812

Cette fois, ce fut Krasnoé. A partir de Smolensk, la Grande armée avait été divisée en quatre masses qui cheminaient à une journée de marche les unes des autres. En tête, marchait **NAPOLEON** avec

la Garde, venaient ensuite **EUGENE, DAVOUST** et **NEY**. **MILORADOVITCH**, qui exécutait comme on sait une poursuite parallèle, laissa passer la Garde, n'osant s'attaquer à ce corps redoutable, mais se flatta du moins d'écraser l'armée d'Italie, déjà entamée à Malo-Jaroslavetz et d'envoyer à St-Pétersbourg l'épée du fils de **NAPOLEON** ; en sorte que ce dernier, le 16 novembre, un peu avant d'atteindre Krasnoé, trouva le chemin barré.
Une partie du corps russe bordait le ravin de la Lossmina, tandis que l'autre partie, rangée en potence à gauche de la route, la couvrait de mitraille, grâce à sa nombreuse artillerie, qui montée sur traîneaux, avait rapidement pris position. C'est contre cette partie de la ligne russe que fut déployée la division **BROUSSIER**, tandis que la 13e division attaquait de front et que le reste des troupes du vice-roi formait la seconde ligne.
Le prince **EUGENE** hâta vivement les Russes et désespéra bientôt de leur passer sur le ventre. Sommé de se rendre et résolu à ne pas le faire, il se décida alors à faire la part du feu, à sacrifier la division **BROUSSIER** pour sauver le reste. Tandis que **BROUSSIER** marcherait à gauche sur les batteries russes, comme si on était résolu à s'ouvrir un passage de ce côté, on filerait au contraire par la droite, le long du Dniéper, dérobant la marche sur Krasnoé à la faveur des plis du terrain et de la nuit qui en cette saison tombait entre quatre et cinq heures de l'après-midi.
Le stratagème réussit : toute l'armée russe s'acharna sur les restes de la division **BROUSSIER** réduite d'un millier d'hommes environ. C'est alors que le 35e, assailli par les Cosaques, se forma en un carré dont le général **HEYLIGERS** prit le commandement. Le prince **EUGENE**, qui avait déjà gagné du terrain dans la direction de Krasnoé, vit de loin, à travers la fumée et l'obscurité naissante, ce carré, bien maigre carré, qui s'effondrait rapidement. Touché de tant de dévoûement, il voulut du moins donner à ces braves gens l'illusion d'être secourus et un chargea son officier d'ordonnance, le colonel **DELFANTI**.
DELFANTI se retourne vers la colonne qui chemine en un profond silence interrompu seulement par la chute des hommes fatigués et trébuchant dans la neige et demande : « En est-il parmi vous qui veuillent aller avec moi au secours de vos camarades du 35e ? » Deux cents volontaires environ répondent à son appel et consentent à retourner aux Russes. **DELFANTI** est l'un des premiers mis hors de combat. Comme il s'éloigne à l'écart, au bras de M. **de VILLEBLANCHE,** un boulet survient qui les tue tous les deux.
La petite troupe que commandait **DELFANTI**, coupée en deux, fut forcée de se poster, partie en avant, partie en arrière du carré du 35e, masqua son feu et ne réussit pas à le dégager. Le général **HEYLIGERS** fut terrassé de deux coups de sabre qui lui furent portés sur la tête et déjà deux tirailleurs russes lui appuyaient leur baïonnette sur la poitrine, lorsque survint un cavalier qui le reconnut pour un général, lui mit la main au collet et l'emmena prisonnier.
Les débris de la division furent recueillis, le lendemain 17 novembre, par le corps de **DAVOUST**. « Une lieue en avant du ravin de Lossmina, il avait trouvé l'infortunée division **BROUSSIER**, réduite à 400 hommes, des trois mille qu'elle comptait encore en sortant de Smolensk, entièrement coupée de Krasnoé et confusément couchée sur la neige, les morts, les blessés, les vivants mêlés ensemble ». (Thiers)
Le carré des Krasnoé marque la fin du 35e ; ses survivants suivirent, sans doute, hirsutes et les vêtements roussis. Quelqu'un des troupeaux humains qui s'écoulaient vers la Bérézina et dont le pinceau de Raffet a tracé la saisissante image ; mais comme corps, le 35e avait cessé d'exister. Lorsque le général baron **GUILLEMINOT** en fit l'appel, le 31 décembre 1812 à Marienwerder, 36 officiers et 76 sous-officiers et soldats, dont 6 armés, seulement y répondirent.

La campagne de Russie se terminait donc par un désastre absolu ; mais nos malheurs, comme la remarque en a déjà était faite, loin d'entamer notre réputation militaire ne firent que l'augmenter ; **NEY** et **MURAT** acquirent chez les Russes une sorte de renom populaire, à l'instar de

MALBOROUGH chez nous ; **MURAT** surtout, que les Cosaques voyaient partout et se figurèrent à maintes reprises avoir fait prisonnier. Enfin **LABAUME** raconte qu'après le combat du 17 novembre, **KUTUSOF** ordonna une grande revue de la Garde impériale russe pour lui montrer, comme un trophée inestimable, le bâton de maréchal du prince **d'ECKMULH** ou un objet réputé tel, mais ce bâton, que nos maréchaux ne portaient qu'aux jours de cérémonie ne pouvait être d'aucune gloire à l'ennemi, qui le trouva sans doute dans un fourgon abandonné.

Aux premiers jours de juillet 1813, le 35e est à peu près complètement reconstitué[1], il compte alors quatre bataillons de guerre et un bataillon de dépôt resté à Glogau. Les bataillons de guerre occupent leurs anciennes garnisons du Frioul et font comme jadis partie de l'armée d'Italie, protectrice et gardienne de cette couronne de fer que **NAPOLEON** avait eu l'ambition de placer sur sa tête aux beaux jours de sa puissance et eut la folie de conserver lorsque la période des revers fut arrivée. Au printemps de 1813, en effet, **NAPOLEON**, quoique vainqueur sur le champ de bataille, était engagé en Allemagne dans une campagne difficile contre la Prusse et la Russie et il était hors de doute que l'Autriche chercherait à recouvrer ses possessions perdues et que l'Angleterre lui en faciliterait la conquête par une diversion sur les côtes, A ces adversaires vient s'en ajouter un autre, bien inattendu celui-là, **Joachim MURAT**, qui voulant jouer au souverain et au politique conclut avec l'Autriche un traité d'alliance offensive et défensive.

CAMPAGNE DE 1813

Ces généralités étaient indispensables pour expliquer la campagne dans laquelle vont se trouver engagés le 35e de ligne et son homonyme, le 35e léger[2].

Les hostilités ne commencèrent en 1813 en Italie qu'après la dénonciation de l'armistice ; comme le 35e de ligne en 1809, ce fut le 35e léger qui ouvrit la campagne de 1813, nous le savons par l'ordre du jour suivant daté du 22 août.

« Les premiers coups de fusil de la campagne qui vient de s'ouvrir ont été tirés le 19 de ce mois en avant de Villach par un poste autrichien ayant violé le territoire de l'Empire, sur une patrouille française du 35e régiment d'infanterie légère qui occupe Villach. La patrouille, sans riposter un seul coup de fusil, s'est précipitée sur le poste autrichien, l'a fait prisonnier en totalité et l'a conduit au quartier-général de la division à Tarvis. »
Le 23 avril, le colonel **DUCHE**, à la tête des 35e et 36e légers évacue Villach, à trois heures de l'après-midi devant des forces supérieures, mais il reprend la ville le même jour à onze heures par une attaque de nuit à la baïonnette.

1 Rapport sur la situation des 4 bataillons de guerre du 35e régiment d'infanterie de ligne à l'époque du 10 juillet 1813. Ces quatre bataillons sont forts en présents sous les armes de 2334 hommes y compris la compagnie d'artillerie régimentaire. Le corps est composé en presque totalité des conscrits des 4e et 6e classes et de la conscription de 1814 ; il n'existe que 19 conscrits de 1811, 35 de 1812 et 97 de 1813. Ces derniers proviennent des départements du Taro, de la Sésia et du Mont-Blanc ; les 4 classes proviennent des départements de l'Ain, Doubs, Léman, Po et Marengo ; les conscrits de 1814 proviennent des départements du Jura, Gard, Léman, Haute-Saône, Mont-Blanc, Alpes-Maritimes, Bouches-du-Rhône, Basses-Alpes et Tarn ; les conscrits ex-italiens sont disposés à à la désertion et font à cet égard la plus active surveillance. Les deux tiers des conscrits sont à l'école de peloton et le restant à celle du soldat ; chaque conscrit de 1813 a brûlé à l'exercice à feu 15 cartouches à poudre et 3 à balles. Le chef d'état-major général – signé : Vignolle.

2 Les régiments légers avaient été formés en 1810 avec les réfractaires et envoyés dans les îles. En 1813, la pénurie d'hommes les fit employer aux armées.

Au mois d'octobre, nous retrouvons l'armée d'Italie derrière l'Adige ; c'est la défection de la Bavière, qui ouvrant sur nos derrières la route du Tyrol, nous a forcés de reculer jusque-là. Puis au mois de février, cette ligne sera elle-même tournée sur la droite par les contingents autrichiens débarqués par la flotte anglaise. Le prince **EUGENE** se décida alors à reporter la défense sur le Mincio, ayant sa gauche à Peschiera et sa droite à Mantoue et possesseur de ces deux places, il occupait ainsi une position très forte où il pouvait résister victorieusement à l'armée autrichienne de M. **de BELLEGARDE** ; mais la trahison de **MURAT** amenait alors derrière lui une armée austro-napolitaine commandée par M. **NUGENT**. Le prince **EUGENE** se résolut alors à prendre l'offensive, afin d'éloigner pour quelque temps M. **de BELLEGARDE** et d'obtenir le répit nécessaire pour faire face à M. **de NUGENT**.

BATAILLE DU MINCIO
8 février 1813

Le 8 février au matin, le prince **EUGENE** mit donc son armée en mouvement sur trois colonnes ; celle de droite, composée des divisions **ROUYER** et **MARCOGNET** et de la Garde royale, sortit de Mantoue se dirigeant sur Roverbella, la colonne du centre (division Quesnel) passa le Mincio au pont de Goïto, se dirigeant par Villabona sur Roverbella, la colonne de gauche, composée de la division **FRAISINET**, sous les ordres de **VERDIER**, se réunit sur les hauteurs de Monzambano ; elle devait passer le Mincio au pont de ce village et se diriger sur Villafranca par les hauteurs de Valeggio.
Le 35e de ligne était à la division **ROUYER**, le 35e léger à la brigade **FORESTIER** de la division **QUESNEL**.
Ce même jour, par une de ces coïncidences comme il s'en produit parfois à la guerre, M. **de BELLEGARDE** avait également résolu de passer le Mincio ; la division **RADIVOJEVITCH** le franchit à Borghetto, la division **MERVILLE** fut dirigée sur Pozzolo. Un pont fut jeté au moulin de ce village, la brigade **VECSEY** de cette dernière division passa le fleuve et fut prendre position sur les hauteurs de Volta. Le maréchal **BELLEGARDE** avec le restant de ses troupes s'était avancé sur Valeggio et y avait pris position.
Il advint donc que le prince **EUGENE**, arrivé de sa personne vers neuf heures du matin à Mozimbano, aperçut de là avec étonnement des troupes autrichiennes de l'autre côté du fleuve sur les hauteurs de Volta, en même temps qu'il entendait le bruit d'une vive fusillade paraissant venir de Monzambano. Le doute n'était pas permis, une partie de l'armée autrichienne avait franchi le fleuve en même temps que l'armée française mais en sens inverse.
Deux partis se présentaient alors au prince **EUGENE** : le premier c'était de retourner sur ses pas, de repasser le Mincio à Goïto et par un long détour, de venir faire face à l'ennemi en face des passages de Pozzolo et de Borghetto ; le second c'était de marcher sur le champ à l'ennemi sur Valeggio, quitte à laisser écraser la division **FRAISINET** à Monzambano.
Le prince **EUGENE** fit preuve de décision : il s'arrêta au dernier parti et en conséquence fit faire un changement de front à gauche aux divisions qu'il avait sous la main. Ce plan n'était pas sans présenter beaucoup d'inconvénients : le premier et pour ne parler que de celui-là, c'était qu'on allait avoir sur le flanc gauche la partie de la division **MERVILLE** qui n'avait pas encore passé le Mincio et qui, postée à Pozzolo, pouvait diriger sur notre ligne un terrible feu d'enfilade.
Le 35e léger, chargé de parer à ce danger, fit des prodiges ; il arrachait Pozzolo au régiment **CHASTELER**, poursuivait les Autrichiens baïonnette dans le dos jusqu'au pont du moulin, passait le Mincio à leur suite et ne les lâchait plus…. on ne pouvait attendre mieux de ces anciens réfractaires qui jadis tentaient de se mutiler pour ne pas servir.

Sur toute la ligne, d'ailleurs, les conscrits faisaient preuve d'un sang-froid imperturbable, ajustant froidement et avançant toujours. Sur le soir, le maréchal **de BELLEGARDE** ordonna la retraite ; il était temps pour la division **FRAISINET** qui, à Monzambano, tenait encore, mais n'avait plus de cartouches.
Telle fut cette singulière bataille du Mincio où nos trente mille conscrits vainquirent les cinquante mille vieux soldats de l'Autriche. Résultat dû sans doute à la valeur de nos troupes mais aussi aux hésitations de M. **de BELLEGARDE** qui s'avançait dans la vallée du Pô avec la même circonspection que M. **de SCHWARZEMBERG** dans la vallée de la Seine, influencés l'un et l'autre sans doute par la politique de l'Autriche, l'Autriche partagée entre le désir de recouvrer tout ce qu'elle avait perdu et la crainte de sacrifier l'époux de Marie-Louise. Il serait injuste aussi de ne pas faire la part du talent du prince **EUGENE** qui rabattant les divisions **QUESNEL, ROUYER** et **MARCOGNET** sur les réserves de M. **de BELLEGARDE**, fut véritablement inspiré ce jour-là puisque l'inspiration à la guerre n'est qu'un calcul rapidement fait, selon un mot du maréchal **SOULT**. L'élève de **MACDONALD** était décidément en progrès.

Le 17 février au soir M. **TASCHER de la PAGERIE** apporta à **NAPOLEON** la nouvelle de la victoire du Mincio. La joie de l'Empereur fut alors sans mélange ; on le comprendra facilement : c'était le soir de Montereau. Il rétracta alors les ordres précédemment donnés et enjoignit au prince **EUGENE** de conserver ses positions du Mincio, dont la possession lui paraissait un gage d'un grand prix à faire valoir au congrès de Châtillon.

Cela nous oblige à revenir un peu en arrière ; au mois de janvier, **NAPOLEON** avait donné au prince **EUGENE** l'ordre d'évacuer l'Italie. Il voulait qu'il passât les Alpes, ralliât les vingt mille hommes du maréchal **SUCHET** et remontant par Lyon et Dijon sur les derrières des Alliés, vint jeter dans la balance le poids de son épée. Cette conception, véritable éclair de sagesse au milieu d'une politique toujours portée à trop embrasser, le prince **EUGENE**, grandi par les épreuves de la guerre, mûri par d'adversité, n'était pas incapable de l'exécuter. Mais lorsque l'ordre lui parvint, il été occupé comme il l'a dit, à reporter sa ligne de défense de l'Adige sur le Mincio. Or, une opération de retraite, toujours délicate, est particulièrement dangereuse lorsqu'elle s'effectue devant un ennemi encore intact, et c'était le cas. Le projet de **NAPOLEON** était donc impraticable en janvier, mais devenait possible en février, à la suite de la victoire du Mincio. Et c'était précisément cette victoire du Mincio qui nous enlevait notre dernier atout en ranimant toutes les illusions ! En rapprochant la date du 8 février, jour du Mincio, de celle du 4 avril qui est celui de l'abdication, chacun peut conclure à sa guise, si oui ou non, l'intervention de l'armée d'Italie pouvait se produire à temps pour changer les destinées de la France.
Le prince **EUGENE** ayant reçu l'ordre de se maintenir sur le Mincio, détacha alors une division aux ordres du général **GRENIER** qui fut chargé d'aller au devant de l'armée de M. **de NOGENT.** Le 35e de ligne fit partie de cette division qui se porta sur Parme, le 2 mars. Lancée sur trois colonnes, elle prit d'assaut la ville de Parme et fit à l'ennemi douze cents prisonniers. Ce fut le dernier exploit du 35e dans cette campagne d'Italie, page un peu ignorée de l'histoire de nos conscrits à cause de l'intérêt autrement poignant qui s'attachait aux opérations du bassin de la Seine. Qu'importait, en effet, la nouvelle d'une victoire remportée sur les bords de la Parma lorsqu'on se préparait à se battre à la barrière de Clichy et qu'on savait que l'Empire français tombé, le royaume d'Italie ne resterait pas debout ?

Le 16 avril 1814, en effet, le prince **EUGENE** ayant eu avis de l'occupation de Paris par les Alliés et de l'abdication de son père, considéra sa mission comme terminée et conclut avec M. **de BELLEGARDE** une convention en vertu de laquelle l'armée française d'Italie devait repasser les

Alpes. Aux premiers jours de mai, elle rentra en France sur quatre colonnes, ayant voilé l'aigle de ses drapeaux en signe de deuil ou d'obéissance.

Il serait injuste d'oublier le dépôt du 35e que nous avons laissé à Glogau. Rentré en France, il défendit les frontières de la Savoie ; il avait formé deux bataillons qui furent dignes des bataillons de guerre d'Italie, car des documents historique reproduisent le fait suivant : « Le 8 avril, la division autrichienne du général **RUBNA** se dirigeait sur le poste de Chavanne, pour s'en emparer, mais elle fut arrêtée à Aiguebelle par deux bataillons du 35e de ligne, commandés par le colonel d'état-major **FAVRE** ; ayant élevé à la hâte quelques retranchements, ils les défendirent avec intrépidité et repoussèrent la division ennemie. »

Au retour des Bourbons, le régiment changea du numéro. Louis XVIII, par une ordonnance royale rendue en vue d'une réorganisation de l'armée et dans le but de remplir les vacances qui existaient dans la série des numéros des régiments, prescrivit que le 35 prendrait le numéro 34 et le 36e le n° 35, en continuant ainsi pour tous les autres régiments.

Ancestrami